texte : didier lestrade
photos : françois rousseau

Patrick Mimouni

« Le Traité du hasard » est un film culte en puissance. Patrick Mimouni, metteur en scène, producteur et acteur y mélange crises existentielles, amour et sida dans un Paris où brillent Éliane Pine Carringhton, Nini Crépon et Laurent Chemda, demi-dieu révélé par Pierre & Gilles. 100 % Têtu.

« Le Traité du hasard » est une histoire de drama queens torturées, non ?
Oui, c'est un film de folles. Mais pas du tout dans un sens péjoratif.

Les personnages s'adorent mais on sent qu'ils ont le droit d'être agressifs.
Ce qui m'intéresse, c'est le moment où les gens craquent. C'est ce qui révèle les personnages. Bien sûr, il ne faut pas en abuser sinon cela devient une technique et tout finit dans la crise de nerfs. Les personnages les plus importants du film, Éliane, Nini et Laurent, craquent tous. Mon personnage est plus en retrait, plus du côté du coeur, du commentaire.

Il y a une vraie discussion sur les générations dans le film.
Je regrette même qu'il n'y ait pas une plus grande amplitude de générations. C'est un aspect qui me touche beaucoup : voir une époque se détacher de soi parce que le corps change, vieillit, et qu'on finit par s'identifier aux corps des jeunes garçons de 20 ans. Le rôle d'Éliane fait un peu le lien entre les "jeunes" et ceux qui ont plus de 40 ans. Moi, je suis un "pédé historique", d'une époque où devenir pédé c'était une révolution permanente. Retrouver dans Laurent des résurgences de ce que j'ai été, cela crée une proximité.

Mais tous les personnages sont désemparés devant la vie ?
C'est l'angoisse du comédien. Je contrôle en partie les choses avec le scénario mais c'est vrai qu'Éliane aurait pu jouer d'une manière plus... joyeuse. Je ne sais pas si je peux dire ça, mais j'ai découvert qu'il était plus malheureux que je croyais. Je l'avais prévenu, d'ailleurs, qu'il fallait qu'il pleure. Sinon, la vraie pleureuse du film, c'est moi. Je ne sais pas pourquoi, je pleure beaucoup pendant les tournages. Alors je préviens tout le monde avant pour que l'équipe ne soit pas trop étonnée. Pour moi, ce n'est pas flippant, au contraire : pleurer c'est un peu chaud.

On a souvent l'impression que tu as laissé les comédiens improviser ?
Tant mieux, mais en fait tout est écrit. Éliane est quelqu'un de très professionnel, il est très régulier. Quand il faut faire une scène, même très conflictuelle, il est capable de la refaire au mot près.

À part le sida et l'amour, il n'y a pas de vraie trame, ce sont surtout des séances de thérapie de groupe.
Le sida est l'événement le plus important du film. Il n'a pas été choisi. Mais je ne voulais pas faire un film "sur le sida". Les séquences du film que je préfère sont d'ailleurs en dehors de cet événement-là.

> « Je suis un "pédé historique", d'une époque où devenir pédé c'était une révolution permanente. »

Tu es séropositif ?
Non, normalement, non. J'ai fait mon test en 1989. Mais j'ai des pratiques pas très dangereuses, alors...

On parle beaucoup de drogue. Apparemment, la drogue a été partie prenante dans le déroulement du tournage. Dans ce sens, tu es parfaitement dans le discours actuel sur la dépénalisation.
Je ne l'ai pas fait exprès. Mais je dois dire que la pire injustice que je connaisse c'est celle de la drogue. Le fait que la drogue est réservée aux riches.

Ton film est finalement le premier reflet crédible au cinéma du Marais.
C'est un quartier que je ne connaissais pas vraiment avant qu'Éliane et moi y allions pour faire le casting du film. Avant, je trouvais ça un peu ghetto. J'avais l'impression que ce n'était pas de mon âge. Et puis, ensuite, comme l'appartement d'Éliane était dans le quartier, c'est devenu un peu le QG du tournage.

La scène centrale du film, quand tu discutes avec Laurent de "Dieu, peut-être" et des "particules de l'univers" ressemble vraiment à un dialogue de défoncés ?
Au départ, la scène n'était pas écrite pour moi et j'ai fini par la jouer avec Laurent Chemda. Du coup, c'est devenu un peu la signature du film parce que les gens savent que je suis le réalisateur. Tout est venu d'un moment passé avec un ami malade, il y a deux ans à la Gay Pride. On avait pris une ecsta et la scène vient de ce moment où on parle de la finalité des choses. Mais je ne voulais pas faire de prêche ou avoir l'air de sortir une vérité.

Comment Laurent Chemda a-t-il réagi à ce rôle de gigolo ?
Très bien, il voulait vraiment faire le film

Il est fantastique dans le film. Comment est-ce de tourner avec un type aussi beau ?
C'est son premier rôle au cinéma et il était très attaché à l'idée de jouer. Ça n'a pas été facile pour lui mais plus c'était compliqué, plus il irradiait. Il a une vraie singularité. Je crois que quand tu vis avec un acteur comme Rupert Everett pendant un an et demi, comme lui, tu apprends beaucoup sur le cinéma.
Mais il avait très peur, très peur de tout. Il n'est pas du tout stratégique ou tactique, il a une sorte de présence qui irradie et se suffit à elle-même.

« Maintenant que tout le monde est mort, vivre est tellement vulgaire. »